Mais je n'étais pas plus tôt arrivé qu'il fallut me mettre en route pour ma mission de septembre aux Indiens de Stony-Creek, Lac Sainte-Marie, Fond du Lac et Natléh, sur le Lac Fraser. En sorte que cette longue course, commencée le 6 mai, ne prit réellement fin que le 13 septembre. Et, malgré cela, ne jouissant point du don de bilocation, je dus omettre cette année-là mes visites aux Sékanais du Lac d'Ours et du Lac la Truite, deux points séparés par une distance de plus de cent lieues, l'époque de la traite de leurs fourrures étant depuis longtemps passée, après quoi ils étaient introuvables.

Au point de vue étymologique, un missionnaire est celui qui se rend là où il est envoyé, et dans ce sens le terme est corrélatif de voyageur, puisque le premier implique essentiellement le second. Or, s'il faut en juger par les distances parcourues alors, je pouvais me rendre le témoignage d'avoir fait acte de bon missionnaire, puisque depuis le printemps je n'avais pas franchi moins de 2.475 milles, soit environ 830 lieues kilométriques.

A.-G. Morice, *O. M. I.*

II

Lettre du R. P. Coccola, O. M. I., au R. P. N.-S. Dozois, O. M. I., Assistant Général.

Départ de la Mission Saint-Eugène.

Sechelt, B. C., 24 janvier 1907.

Mon Révérend et bien cher Père,

Vous devez vous rappeler dans quelles conditions je montais à Stuart-Lake, Mission de Notre-Dame de l'Espérance, en juillet 1905, puisque, visitant la Province de la

Colombie Britannique, vous présidiez alors le Conseil à New-Westminster. Il m'en coûta un peu de quitter ma Mission de Saint-Eugène Kootenay où, pendant près de dix-huit ans, je m'étais dépensé au progrès matériel et spirituel du district qui était alors deux fois plus étendu qu'aujourd'hui, et dont on a formé les deux districts d'est et ouest Kootenay.

Tout y était dans un état florissant quand il m'en fallut faire le sacrifice. De fait, du produit des mines d'or et d'argent qui avaient été vendues, on m'avait aidé à doter chacun de nos camps Indiens, au nombre de cinq, d'une belle chapelle avec résidence pour le prêtre.

Les sauvages, prenant modèle sur notre ferme, s'étaient appliqués à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux. Les villes des blancs, telles que Fernie, Michel, Cranbrook et Moyie, avaient aussi leurs magnifiques églises où les sacrements étaient fréquentés, sinon par tous nos catholiques, du moins par le plus grand nombre, et où plusieurs protestants, après avoir abjuré l'erreur, faisaient profession publique de catholicisme.

L'hôpital Saint-Eugène, bâti par la générosité des catholiques et des protestants — entre autres M. Haney de Toronto, constructeur de la voie ferrée du Crow's West, fit un don de 5.000 dollars, — et confié aux Sœurs de la Providence, dont le zèle et l'habileté sont connus et appréciés, faisait un bien solide à tous ceux qui, venant chercher les remèdes corporels, trouvaient aussi la guérison de l'âme qu'ils ne cherchaient pas d'abord. L'école industrielle pour les enfants sauvages, considérée par le Gouvernement comme la seule de ce genre, avait été un succès dès son ouverture.

Tout cela ne pouvait être abandonné sans regrets ; mais vous aviez, avec les membres du Conseil, manifesté le désir que je me rendisse à Stuart Lake. Ce fut pour moi l'égal d'un ordre ; aussi, dès le lendemain même, je prenais le train pour Ashcroft. La diligence, après 150 milles, me

déposait à William's Lake, où j'eus le plaisir de revoir mon compatriote et frère, P. Chiappini et les autres Oblats de la Mission Saint-Joseph. Là aussi, les Sœurs de l'Instruction eurent pitié de ma pauvreté, m'enrichirent d'une soutane et remplirent mes sacs de provisions et autres bonnes choses pour mon voyage de douze jours à travers les montagnes.

Inutile de parler des péripéties de ce voyage : qu'il suffise de dire qu'un de nos chevaux resta sur le champ de bataille et que les marangouins et les mouches noires se régalèrent à mes dépens.

Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Le 9 du mois d'août, j'arrivais à Notre-Dame de Bonne-Espérance, Mission sur les bords nord du lac Stuart et site idéal pour un touriste. Dans un avenir prochain, ce sera un *summer resort* ou lieu de plaisir pour les gens riches, lorsque sera terminée la voie ferrée du Grand Tronçon Pacifique dont les ingénieurs font le tracé et qui probablement ne passera pas loin d'ici.

Je ne trouve que quelques sauvages, les autres étant à la chasse. On me donne les clefs et je m'installe dans la maison autrefois bâtie par les PP. Lejacq et Blanchet. Le P. Conon, en charge de la Mission, visitait alors les parties les plus éloignées de son district. J'ai vite fait l'inspection de ma nouvelle demeure ; elle égalait celle de Nazareth par la pauvreté et me rappelait le jour de mon arrivée, il y a dix-huit ans, à Saint-Eugène Kootenay.

Le temps du souper arrivait. J'allume mon feu ; mais on a beau être bon cuisinier, que faire quand il n'y a rien à cuire ? Je n'avais plus, comme à Kootenay, un troupeau de trois cents bestiaux où l'on peut se choisir un veau gras. Mais la Providence n'abandonne pas ses enfants. La femme du bourgeois de la Baie d'Hudson, dont le Fort n'est qu'à un mille d'ici, m'apporte du pain. Il faut peu pour con-

tenter un missionnaire. Dès le lendemain, les sauvages me fournissent de poisson et de lapin sauvage, et je suis sans inquiétude pour le matériel. A la façon sauvage, je vivais au jour le jour, car par le fait que les vivres sont rares, ils sont chers : la farine coûte 60 fr. les cent livres et le sucre 145 francs !

Enfin arrive le P. Conon ; quel bonheur de revoir un frère ! Je commençais à me fatiguer de ma solitude, quoique j'eusse été très occupé à faire à notre habitation des réparations nécessaires pour lui donner un petit air de fraîcheur et la rendre habitable pour l'hiver. Déjà, au mois de septembre, l'eau y avait gelé la nuit. Mais ma joie ne fut pas de longue durée : le Père me dit que le trop long isolement dans lequel il avait vécu le portait à désirer un changement ; aussi, quelque temps après, il partait pour New-Westminster, tandis que j'allais donner une mission aux sauvages de Stony Creek et Fraser Lake.

Le petit Père à grande barbe.

La Mission finie, j'allais mettre les pieds dans l'étrier quand on m'apporte un message du P. Bellot me demandant un grand canot et de forts rameurs pour aller le chercher à Quesnels.

Hommes et canot voguaient sur la Nechaco, et après, sur la rivière Fraser, tandis que j'étais allé à Stuart Lake, attendant le jour qui m'amènerait mon nouveau compagnon d'armes. J'eus à attendre longtemps et commençais à m'inquiéter : les pluies d'automne avaient grossi rivières et rapides devenus difficiles et dangereux à remonter.

Enfin, le 21 octobre, deux grands canots, l'un surmonté du drapeau de la Mission, annoncent l'arrivée. Tout ce qu'il y avait de femmes, d'enfants et de fusils dans le camp étaient au débarcadère. Quant à la maison, elle était devenue réellement proprette, bien chauffée, et mon petit

Père à grande barbe y courut bien vite pour se dégeler et se sécher. Ceux qui connaissent le P. Bellot savent que c'est un excellent compagnon, frère dévoué, gai et actif et en tout bon religieux, bon chasseur et cuisinier numéro un. Je plains les lapins, ils feront souvent notre régal, sauf à varier les sauces.

Tous les deux à l'ouvrage, notre maison devient confortable et même élégante pour le pays. L'année prochaine, lorsque le terrain qui l'entoure sera en culture, si les gelées ou la sécheresse ne sont pas trop cruelles, on viendra de loin pour voir notre jardin et s'instruire dans l'art de faire pousser les pommes de terre, les oignons, etc.

Réunions de sauvages. Travaux apostoliques.

Voici la fête de la Toussaint qui approche, c'est l'époque de la plus grande réunion des sauvages à Stuart Lake. Ils viennent prendre part aux exercices de la mission préparatoires à la fête. Le lac se couvre de canots, c'est une véritable flottille ; les coups de fusils, mille fois répétés, annoncent l'arrivée d'une nouvelle tribu. D'autres arrivent du Nord, ce sont les gens du Fort Mc Leod, qui sont sans montures, mais non sans fusils ; d'autres viennent du Sud, à cheval : les Stony Creek et Fraser Lake ; il y en a même qui viennent de Babine, à environ deux cents milles d'ici.

Aussi, la fête de la Toussaint était en proportion de la préparation. Mais quelle ne fut pas la surprise de nos sauvages qui, le matin à la messe, avaient vu l'église « parée comme une jeune fille pour les noces », de la trouver le soir toute changée en habit de deuil pour le lendemain, jour des morts? Les instructions, catéchismes, avaient été fidèlement suivis ; les fautes publiques relevées et sévèrement punies. Chacun s'en retournait chez soi le 3 novembre, disant qu'il n'avait jamais vu ou entendu rien de pareil.

Plus que tous les autres, les Babines avaient insisté pour

m'emmener avec eux. « Ah ! si tous nos gens, disaient-ils, pouvaient voir ce que nous avons vu, ils changeraient vite de conduite et deviendraient bons. » Mais je ne pouvais consentir à laisser seul tout l'hiver mon cher compagnon, moi-même je me serais trop ennuyé loin de lui ; je promis alors à mes gens que, s'ils venaient me chercher vers le 10 de février, je leur consacrerais deux mois et ferais chez eux les exercices de la Semaine Sainte.

Le 12 décembre, les jeunes gens de Fraser Lake venaient chercher le prêtre pour passer avec eux les fêtes de Noel, et celles du premier de l'an avec les Stony Creek. La traîne est sortie du hangar ; quatre gros chiens robustes sont attelés et emportent le P. Bellot sur le lac gelé. Je le suivis des yeux seulement, puisque je devais moi-même passer les fêtes à Stuart Lake. Ce fut alors qu'on décida de bâtir une école, et les fêtes passées, hommes et femmes allèrent couper et charrier des billots de l'autre côté du lac où il y a une belle forêt.

Voyage chez les Babines.

Le 10 février arrivent nos Babines avec leur attelage. Le thermomètre venait de descendre à 42° au-dessous de zéro, juste ce qu'il fallait pour épaissir la glace sur les lacs et en faire un pont uni et solide. Le lendemain, notre caravane commençait son défilé. Les gens de Stuart Lake se faisaient un devoir d'accompagner le prêtre jusqu'au premier campement. Une douzaine de traîneaux se suivaient. A midi, nous arrivions à Pinché, charmant petit village sur les bords du lac où, après le dîner, notre caravane se doublait jusqu'au prochain village appelé Taché. Là, je devais dire la messe le lendemain. C'était le tour des Tachés d'escorter le prêtre, tandis que les Pinchés et les Stuarts retournaient chez eux. A onze heures, nous étions au bout du lac, et les quelques familles qui y sont établies étaient heureuses de

montrer ce qu'elles pouvaient faire pour nous. Le chevreuil, le poisson de toute espèce, étaient cuits à pleins chaudrons et de quoi nourrir une armée. Après un nouveau changement d'escorte, le soir, vers quatre heures, nous nous trouvions de l'autre côté du portage, sur les bords du lac Babine, où il n'y a qu'une famille avec une petite maison, mais suffisamment aérée pour permettre à tous mes gens d'y coucher.

Là aussi, j'eus le bonheur d'offrir le Saint Sacrifice, ce qui fit grand plaisir à tous, mais surtout au maître du logis.

En glissant sur le lac, mon escorte n'est composée que de mes Babines, du reste assez nombreux pour faire les campements, et pour prendre de ma pauvre personne un soin convenable. C'est la solitude autour de nous. Le soleil est beau, mais pas chaud ; on dirait une boule de glace. Le vent a balayé la neige, et quand j'essaye de marcher pour me réchauffer, il veut me traiter de même et je ne puis longtemps tenir debout.

Le troisième jour de notre course sur ce lac, nous allumons un grand feu dont la fumée sert de télégraphe sans fil pour annoncer notre arrivée aux sauvages du Vieux Fort. Aussitôt, ils viennent à notre rencontre, et, dès le lendemain, je confesse les vieux et les aveugles qui ne pourront pas nous suivre au village Babine, où je me dirige, après la messe, accompagné d'une vingtaine de traîneaux.

Enfin, le 18 février, vers trois heures, une fusillade nourrie annonce notre arrivée. Les sauvages du Rocher Déboulé, venant de 75 milles et sortant précisément des montagnes, sur le lac en face du village Babine, sont les premiers à y répondre. C'est alors que commencent les chants et les coups de fusils, répétés par les échos et venant de tous côtés. A travers les rues qui sont pavoisées, je me dirige vers l'église qui se remplit, et, après une courte allocution, les longues files se forment dehors pour me donner la main sans oublier personne. J'allai ensuite visiter les malades.

La Mission.

Le soir même s'ouvre la mission, suivie avec intérêt par tous nos gens venus d'Hagwilget, du lac d'Ours, etc. Ce n'est que le cinquième jour que les confessions commencèrent, après que tous les cas publics eurent été examinés, jugés, punis, et que les concubinages ont cessé et qu'on a pris les moyens de n'y plus retomber.

Les enfants eurent des conférences à part, et le dernier jour ils récitèrent et chantèrent leur acte de consécration à la Sainte Vierge, cérémonie tout à fait nouvelle pour eux et bien de leur goût. La sainte Communion est le levier par lequel je remuai mes gens et les soutins à la hauteur de leur dignité de bons chrétiens. Personne ne sera admis à la première Communion, les vieux exceptés, à moins qu'ils ne sachent leur catéchisme et que leur conduite ait été irréprochable pendant un temps assez long pour faire bien augurer de leur conduite future.

La vie en campagne.

Au Rocher Déboulé, il y a, me dit-on, plusieurs malades en danger de mort et désireux de recevoir les sacrements. On m'offre de me reconduire sain et sauf, si je consens au voyage, quoiqu'il doive être long et périlleux. Il n'en fallait pas tant que ça pour me décider. Les traînes à chien sont attelées de nouveau et me voici, à travers les montagnes, couvertes de six pieds de neige.

Les tobogans ou traînes de chiens peuvent encore être utiles sur les lacs et les prairies, mais à travers les montagnes, c'est intenable. Voilà qu'on m'y couche et m'emmaillote comme un enfant dans le berceau. On n'y a d'autre mouvement que celui que vous donne votre véhicule

heurtant contre une bûche, une roche ou quelque autre obstacle que la neige n'a pas entièrement recouvert. Un voyageur en avant, en raquettes, fraye le chemin et s'arrête devant les précipices, ce que les chiens font également. D'un signe, le pilote annonce un mauvais passage à celui qui, avec une corde, empêche le tabogan de verser, et qui le pousse par derrière dans les montées ou le retient dans les descentes. Et ainsi on navigue par monts et par vaux, sans cependant conserver toujours l'équilibre, malgré la force et l'agilité de nos hommes.

Avant le coucher du soleil on campe, car il faut plus d'une heure pour faire un campement convenable. Sans mot dire, chacun est à sa tâche ; les bûcheurs choisissent les arbres secs qui tombent avec fracas, un autre monte la tente pendant que le cuisinier défait les paquets de butin.

Après le souper et la prière, il faut songer à faire sécher ses vêtements pour le lendemain. On les suspend autour du feu.

Là ces hommes, que vous croiriez épuisés de fatigue et ne devoir songer qu'au repos, commencent à faire des jeux de mots pour égayer la bande ; on fume, on rit, on chante, on raccommode les mocassins (car nos hommes ont tous leurs outils avec eux) ; les harnais sont passés en revue, on attise les grands feux avec une habileté admirable ; à 10 heures, on nourrit les chiens avec un saumon sec. A ce moment commencent les aboiements, les hurlements de ces pauvres bêtes qui se disputent la maigre pitance et qui en voudraient davantage. Puis on se couche, et le matin on a peine à se réveiller. Les sauvages dorment comme des bûches, et plus il fait froid plus dur ils dorment.



Le troisième jour, à l'heure du coucher, un messager nous apporte la nouvelle que l'état d'un des malades empirait. Parti à pied avec deux guides, de bonne heure le lendemain matin, j'arrivai à temps pour lui signer son passeport.

Après une semaine passée au Rocher Déboulé, je visitai la petite ville d'Hazelton, terminus de la navigation sur les bords de la rivière Skeena avec laquelle, sans le soupçonner, j'allais devenir familier. Je trouvai là quelques catholiques, blancs par la couleur, mais dont les mœurs ne sont pas aussi civilisées que celles de mes sauvages. Après avoir visité les gens de la place, catholiques et protestants, je retournai par le même chemin à Babine pour y passer la Semaine Sainte. Les cérémonies, expliquées à nos sauvages au fur et à mesure qu'elles se déroulaient, firent une grande impression. C'était la première fois que le prêtre était là pour pareille occasion. Plusieurs furent jugés suffisamment préparés et admis à faire la première Communion. Le bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson avec ses subalternes firent acte de présence.

Un honorable cuisinier.

Je voulais alors retourner à Stuart Lake, mais la fonte prématurée des neiges et des glaces sur le lac avait commencé. Le retour, dans de telles circonstances, devenait difficile, lorsqu'un chercheur d'or, venant d'Hazelton, m'apporta un télégramme. Monseigneur me demandait à New-Westminster pour le Chapitre Provincial; j'apprenais en même temps que la Skeena, débarrassée de la glace, roulait ses eaux dans l'Océan Pacifique et qu'un bateau était attendu de jour en jour. Mon plan fut vite fait : en compagnie de cinq Indiens qui porteront mon bagage; j'irai à Hazelton pour y attendre ce bateau. Le bourgeois de la Compagnie s'offrit de m'accompagner et d'être mon cuisinier tout le long du voyage. Plus de traîne cette fois, plus de chiens; il fallait marcher à la raquette, vu que le flanc des collines avait perdu, de-ci de-là, son blanc manteau de neige. Après deux jours de marche, mes pieds étaient tellement enflés que, si l'on n'avait pas trouvé de chemins plus

moelleux, je n'aurais pu arriver jusqu'au terme. J'eus le temps de me reposer et de me guérir à Hazelton, chez mon ami Horing qui me prodigua ses soins.

La sirène du bateau attire sur le quai blancs et sauvages, et bientôt nous voilà emportés par le courant encore plus que par la vapeur. Nos rivières, avec leurs rapides aux eaux bouillonnantes, sont très dangereuses. Pendant la dernière saison, sur trois bateaux qui naviguaient sur la Skeena, deux furent avariés et celui sur lequel je descendais fut, cet automne même, mis en pièces par un rocher contre lequel le courant le jeta. Mais cette fois, encore qu'il ait touché deux roches, il nous mena à la mer, où j'embarquai sur les bateaux revenant du Klondike pour arriver sain et sauf à Vancouver. Quelle surprise pour nos Pères, car la nouvelle avait été publiée par les journaux canadiens et américains que j'étais tombé sous le Tomawhack des sauvages du Nord et mangé par des cannibales.

Une belle réception.

Après le Chapitre, comme Monseigneur avait accepté de visiter notre district pour y administrer la confirmation, nous remontions Viâ Ashcroff en juin. Le bon Père Bellot nous fit une réception féerique qui, à elle seule, mériterait un article de six colonnes. Peut-être l'a-t-il déjà fait ou le fera-t-il, car sa plume est légère autant que fleurie.

La mission de Stuart Lake, naturellement attrayante, était devenue splendide, rien n'y manquait; les canots rangés en deux lignes firent place à notre embarcation richement décorée, et les chants, les détonations, les drapeaux, les arcs de triomphe témoignaient du bonheur de nos gens. Le P. Bellot se joignait à nous pour aller à Babine, où nous arrivions le 1er juillet.

En cet endroit nos fêtes furent un peu contrariées par l'arrivée des gardiens des pêcheries et de l'agent, qui

avaient profité de la réunion des sauvages et comptaient se servir de notre influence pour engager ceux-ci à accepter des filets de pêche au saumon, et les faire consentir à renoncer à leur ancienne méthode de pêche, qui consiste à barricader la rivière et à arrêter le poisson au passage. De fait, les sauvages refusèrent ces propositions, et de notre côté, nous répondîmes que ces questions étaient en dehors de notre domaine. Aussi ces messieurs nous laissèrent-ils tranquilles pour le moment. Je craignais que ce ne fût pas pour toujours, du moins en ce qui regardait les sauvages.

Missions chez les Seekanais, etc.

Pendant la durée des exercices, Monseigneur prêchait les deux sermons du jour et le P. Bellot et moi faisions le reste; mais il faisait si chaud que, dans l'après-midi jusqu'à 4 heures, on était incapable de travailler. Cependant nous avions une centaine de confirmants, cinquante aspirants à la communion et plusieurs adultes attendant le baptême, entre autres le chef des Seekanais avec toute sa famille, à instruire et à préparer, outre les confessions de plus de 500 personnes. Le tout fut fait en son temps, et nous voilà partis pour le Rocher Déboulé, notre dernière station à l'ouest du district.

Nous avions encore à visiter Fort George, à l'extrémité est. Nous repassons par Stuart Lake et, montés sur une grande barge avec de bons rameurs et chasseurs à la fois, nous descendons la Stuart pour tomber sur la Néchaco et enfin la rivière Fraser; c'est là que le petit village de Fort George est bâti. Les jeunes gens, occupés avec les ingénieurs au tracé de la ligne du Grand Tronçon Pacifique, s'étaient rendus au camp pour nous recevoir avec de nouvelles démonstrations de respect et d'affection. Mais ce village, si éloigné de Stuart Lake et plus fréquenté des blancs, laisse bien à désirer au point de vue de la moralité et de l'honnêteté. Aussi fallut-il « monter sur ses grands

chevaux » pour écraser le mal. Les coupables furent sévèrement punis, et ne furent admis aux sacrements et même à l'église qu'après de solennelles promesses de mieux faire à l'avenir. Les vieux gardiens de l'ordre furent remplacés par des jeunes à la poigne solide, et nous partions avec l'espoir que tout irait mieux à l'avenir.

Ayant perdu un peu de la force nécessaire à un pareil genre de vie, j'allai à Vancouver avec Monseigneur pour consulter les docteurs et me remonter un peu.

Une injustice à coups de dépêches.

J'étais à peine à Vancouver, quand un télégramme du chef Babine m'annonce que le commissionnaire des pêcheries avec cinq officiers de la loi sont venus pour empêcher la construction commencée des barrages de pêche, et de plus, me demande ce qu'il y a à faire. — Question embarrassante ! Si je réponds : soumettez-vous, c'est exposer les sauvages à mourir de faim l'hiver prochain ; si je leur conseille de résister, c'est me mettre en révolte contre les gens de loi. On envoie le télégramme des Babines au gouvernement fédéral d'Ottawa, auquel je fais parvenir une lettre exposant la situation et montrant les conséquences qu'amènerait une guerre sauvage dans un pays comme celui-là.

Puis, je me mets en route sans retard, espérant arriver à Babine avant que les affaires aient pris une trop mauvaise tournure. J'avais compté sans les rapides de la rivière Fraser, qu'on peut descendre et non sans danger, mais qu'il est très difficile et très lent de remonter. Plusieurs fois, dans les passages dangereux, je me vis près de sombrer ; notre canot, pris entre le courant et les rochers, ne pouvant ni avancer ni reculer, pliait et s'aplatissait comme le fer entre l'enclume et le marteau.

La réponse du Gouvernement me fut remise en chemin. On me priait d'user de mon influence pour obtenir la sou-

mission des sauvages, qui seraient approvisionnés aux frais de l'Etat en cas de besoin. Enfin, après dix-huit jours de marche, j'arrive à Fraser Lake, où il y a une station télégraphique. De là, je pouvais journellement communiquer avec Ottawa et Babine. J'envoyai aussitôt trois chevaux au P. Bellot, avec ce dernier télégramme, en l'invitant à venir me rejoindre et m'aider de ses conseils dans l'affaire des sauvages, afin qu'il y ait unité d'action. Le bon Père était bientôt à mes côtés. Moi et les sauvages, nous lui devons beaucoup, car c'est grâce à son aide que tout alla si bien.

Un autre télégramme du chef Babine me dit que « les officiers blancs ont demandé une armée qui mettra tout à feu et à sang s'ils ne se rendent pas. » De nouveau une dépêche m'annonce que « neuf hommes ont reçu un mandat d'arrêt, mais ont refusé d'aller en prison ; qu'ils courent les bois, ramassent des milliers de cartouches et se préparent à la guerre. » J'en informe le Gouvernement, qui me prie de conseiller aux sauvages de se soumettre à la loi. Je lui fais savoir que les neuf sauvages, de l'avis du prêtre, se sont mis entre les mains de la justice, persuadés que nous sommes que le Gouvernement prendra leur défense. Voici la réponse à ce dernier télégramme : « Les ministres en conseil ont décidé et ordonné que les prisonniers soient mis en liberté. » De leur côté, les Babines d'Hazelton me télégraphient : « Demain, se tiendra la cour où nous serons jugés et probablement condamnés. » Et, en effet, le lendemain j'apprends que huit Babines sont condamnés à six mois de Pénitencier, à New-Westminster, ou cent piastres d'amende. » Je leur réponds : « Ayez patience, ne payez pas d'amende », et, en même temps, je dépêche à Ottawa : « Malgré votre ordre de délivrance, huit Babines seront envoyés au Pénitencier à New-Westminster par les juges d'Hazelton. » La réponse ne tarde pas : « Les sauvages seront mis en liberté ; venez ici, avec vos chefs Babines, pour régler la question en tête à tête. »

La Foi et le fanatisme.

Aussitôt je pars pour Babine et Hazelton, espérant arriver à cette dernière place avant le départ des prisonniers. On voyage nuit et jour au milieu des tempêtes, si bien que le lundi j'avais quitté Fraser Lake et que le dimanche soir, à dix heures, j'arrivais à Babine, où j'apprenais que les prisonniers avaient été emmenés à New-Westminster. Je console les femmes et les enfants, en assurant que les graciés seront bientôt de retour. Le lendemain, j'entends les confessions, je donne la sainte Eucharistie aux communiants, et, avec mes deux chefs, je pars pour Ottawa, en passant par Hazelton. En chemin, le chef Big George, qui, lui-même, était le neuvième prisonnier, me raconte comment les sauvages Babines avaient transformé la prison d'Hazelton en chapelle ; les murs étaient décorés d'images religieuses et retentissaient de leurs chants pieux, à tel point que le gardien, ému, leur dit : « Ce n'est pas moi qui vous ai amenés ici ni qui vous y retiens. »

Le jour où les prisonniers quittèrent la prison pour se rendre au bateau, ils étaient revêtus de leurs insignes de première communion, c'est-à-dire : le scapulaire du Sacré-Cœur, la médaille sur leur poitrine, et le ruban blanc au bras. Ils avaient plutôt l'air de gens allant à l'église ou en procession que sortant de prison. Ils marchaient, deux à deux, en chantant entre les rangs de la foule accourue pour les voir passer. C'étaient de vrais martyrs de la religion et de l'honneur, puisque c'était à cause de leur foi et de leur moralité que les trois juges protestants et pervers les avaient traités si sévèrement.

Dans le monde officiel.

Le 28 octobre, à six heures, nous frappions à la porte de l'Université d'Ottawa, dont les Pères me traitèrent comme

un des leurs durant les trente-six jours que je passai chez eux. — A dix heures, je demande une entrevue au ministre de l'Intérieur. On me répond qu'il était occupé pour la journée; je fais alors comprendre que chaque jour de délai augmente les difficultés de notre retour, puisque l'hiver commençait. Sur nos instances, on promet de nous recevoir aux maisons du Parlement, à sept heures du soir, et qu'on nous enverra deux automobiles avec un officier pour nous montrer ce qu'il y a d'intéressant dans la ville. Vers quatre heures de l'après-midi, en passant devant les maisons du Parlement, les automobiles s'arrêtent. Un messager du ministre nous annonce que ce dernier veut avancer l'heure de l'entrevue.

Nous voilà dans la salle ministérielle; nous y trouvons les ministres de l'Intérieur et de la Marine et Pêcherie avec les subalternes, les officiers du département indien avec des sténographes. Le ministre de l'Intérieur, l'air froid et prévenu, un tas de papiers sous la main, contenant les rapports et dossiers des sauvages, envoyés par les juges d'Hazelton, ouvre la séance; j'étais l'interprète pendant ce long interrogatoire.

— Quel est votre nom? D'où venez-vous? Vous êtes-vous battu avec les officiers de pêcheries?

— Non.

— Avez-vous voulu vous battre?

— Non.

— Les femmes ont-elles jeté ces officiers à l'eau?

— Les femmes étaient occupées à construire les barrages pour la pêche; les officiers ont voulu les en empêcher et ont marché vers elles. Alors, fatiguées de ces tracasseries, sans bâtons ni armes, et voulant se débarrasser de leur importunité, elles les ont, d'un seul coup de main, renversés à terre et probablement ils sont tombés dans l'eau.

— N'étiez-vous pas, vous, armés de fusils, à côté des femmes pour prendre leur défense?

— Non, le prêtre nous a défendu de nous servir de fusil

si ce n'est à la chasse ; il est vrai que les officiers des pêcheries nous ont provoqués à nous battre, mais nous leur avons répondu que les femmes étaient assez bonnes pour eux, qu'ils profitaient de toutes les occasions pour inviter nos femmes à la débauche et qu'ils avaient beau jeu maintenant.

— Quand on vous a présenté le mandat d'arrêt, avez-vous résisté et avez-vous refusé d'aller en prison ?

— Nous n'avons pas accepté ce mandat, parce que, ne sachant pas lire, nous crûmes inutile d'accepter ce papier. Quand on voulut nous arrrêter, nous partions pour la chasse, puisque la pêche était finie ; mais, ayant reçu du prêtre le conseil de nous rendre, nous nous sommes présentés à la cour, et là on mit nos gens en prison à Hazelton d'abord, pour les envoyer plus tard à New-Westminster.

— Mais, dit encore le ministre de l'Intérieur, les papiers que j'ai sous les mains me disent que vous avez maltraité les officiers de la loi.

Cette fois, je dis ma propre façon de penser :

— Si vous croyez, Monsieur le Ministre, que vous avez la vérité dans ces rapports qui viennent d'Hazelton, vous vous trompez étrangement ; vous n'avez là qu'un amas de faussetés, dictées par la haine contre les vertus morales de nos Indiens et leur attachement à l'Eglise catholique. Et quand, à Hazelton, j'ai vu la copie du jugement porté contre les sauvages, j'ai eu l'idée de m'en emparer et de la mettre dans les mains d'un de mes amis, avocat à Vancouver ou à Victoria, et les juges d'Hazelton auraient simplement pris dans la prison la place qu'occupaient mes sauvages.

— Je vois cela maintenant, dit le ministre.

La logique sauvage.

Le ministre des pêcheries prend alors la parole :

— Comprenez, chefs, que votre méthode de pêcher va

causer la destruction du saumon, puisqu'elle l'empêche d'arriver là où il dépose ses œufs, et qu'ainsi il n'y aura plus de saumon, ni pour vous, ni pour les blancs. Pourquoi refusez-vous d'accepter les filets qu'on vous offre et de pêcher avec des filets comme les blancs ?

Le chef George répond :

— Notre méthode des barrages ne détruit pas le saumon, puisqu'elle n'empêche pas bon nombre de poissons de passer pour aller déposer leurs œufs et se reproduire. Je vous prie de considérer qu'autrefois, quand les sauvages étaient plus nombreux, nous avions trois barricades parallèles à trois cents mètres de distance, et la preuve que le saumon passait par la première et la seconde, c'est qu'on prenait autant de poissons à la troisième qu'aux deux premières. Enfin, la preuve que le poisson passait à la troisième, c'est que les bords du lac étaient couverts de poissons morts, à ce point que, si les loups et les ours n'étaient venus les manger, le pays en aurait été empesté.

Ce n'est pas la pêche faite par les sauvages qui détruit le saumon ; mais les canneries trop nombreuses de blancs et la permission que, moyennant cinq dollars, les gardiens de pêche accordent, contrairement à la loi, aux Japonais et aux Chinois, de pêcher à temps et contre-temps avec les filets défendus par la loi, le détruiront nécessairement. Quant à pêcher avec les filets comme les blancs, la chose nous est impossible. D'abord, parce que les filets que vous nous donnez sont trop courts, et secondement parce que, chez nous, l'eau est trop claire et le poisson évite le filet. D'ailleurs, nous ne tenons pas si fortement au saumon : donnez-nous d'autres moyens de subsistance, puisque vous voulez nous enlever celui que le bon Dieu nous a donné, et tout ira bien.

Comme il était tard, la séance fut levée.

La raison du plus fort.

Le lendemain, j'avais une conversation de deux heures avec le ministre de l'Intérieur, et le gagnai à notre cause. J'en profitai pour parler d'écoles industrielles pour les enfants sauvages, et il entra dans tous mes plans, mais nous n'étions pas au bout de nos peines. Le ministre des Pêcheries voulait absolument arrêter les barrages, et cependant il différait à se prononcer. J'en profitai pour visiter nos Pères et leurs œuvres à Québec et à Montréal. Le Président de la Compagnie du chemin de fer Canadien Pacifique, que je visitai, m'offrit le passage gratis sur tout le parcours.

De retour à Ottawa, je visite sir Wilfred Laurier, premier ministre, et l'intéresse à notre cause qu'il trouve juste, et promet que, dans l'après-midi, au Conseil des ministres, il parlera au ministre des Pêcheries. Nous sommes convoqués à une plus grande séance. Les sénateurs de la Colombie y assistent, et, après une longue discussion, on est presque décidé à laisser aux sauvages leur ancienne méthode de pêche. Malheureusement, l'heure était avancée et l'on s'ajourna sans trancher la question.

Après cela, la grippe retint les ministres au lit, et l'on perdit du temps. C'est vrai que le Gouvernement paye toutes les dépenses depuis mon départ de Fraser Lake jusqu'à notre retour; mais, ce retour, quand et comment se fera-t-il? Mon temps est payé cent piastres par mois, et je pense que mes anxiétés valent bien cette somme. Nos Frères scolastiques, qui donnent l'hospitalité à mes sauvages, leur font, par leurs bontés, oublier les ennuis de l'exil.

Une compensation.

Enfin, une autre séance est annoncée, et on demande aux sauvages ce qu'ils veulent en retour des barrages. Cette solution ne m'étonna pas; nos plans étaient faits longtemps à l'avance, et nous proposâmes au Gouvernement de nous assurer mille quatre cents arpents de bonne terre que nous avions en vue, des semences en proportion, des instruments d'agriculture de tous genres, des filets en quantité pour la pêche, une allocation pour les vieux et une école industrielle pour les enfants. — Tout fut accordé. — Mais pour l'école on nous conseilla d'attendre que la ligne du Grand Tronçon canadien fût tracée, afin de bâtir là où il y aura une station, de manière à faciliter le transport des provisions et des enfants des camps environnants.

Enfin, on reprend le chemin du retour. Nos sauvages n'oublieront pas Ottawa de sitôt; ils s'étaient si fortement attachés aux Frères scolastiques, qu'il leur en coûta de les quitter et ne cessaient de parler d'eux le long du chemin. Ils avaient visité toutes les églises, et, les ayant trouvées toutes remplies de fidèles, ils faisaient observer : « Quand les blancs de la Colombie nous diront qu'il n'y a que les sauvages qui sont catholiques, nous leur répondrons : « Vous êtes ou des menteurs ou des ignorants. Allez à « Ottawa, et alors vous viendrez nous dire s'il n'y a que « les sauvages qui soient catholiques. »

La neige, le froid, les collisions retardèrent notre marche. Nous fûmes retenus trois jours à Winnipeg et un à Calgary, ce qui me permit de visiter nos Pères et surtout d'offrir le saint Sacrifice.

Quatre jours durant, la tempête nous ballotta sur l'Océan Pacifique, et le 17 au soir nous débarquions à Port-Essington, à l'embouchure de la Skeena. Mais là, il nous fut impossible de remonter la rivière; les glaçons que la marée

et le vent amenaient et ramenaient empêchaient toute embarcation de quitter le rivage. J'invitai mes sauvages à revenir à Vancouver; mais ils ne le voulurent pas, ils préféraient attendre que la glace fût toute d'une pièce pour partir vers Hazelton, où leurs gens nous attendaient. Je leur donnai cent piastres pour acheter raquettes et provisions, et je revins à Vancouver. Quel désappointement pour moi de ne pouvoir aller rejoindre mon compagnon, le P. Bellot, et mes sauvages, qui étaient accourus de plus de deux cents milles pour me recevoir en triomphe et passer la Noel ensemble! Combien j'aurais voulu voir nos prisonniers, encore qu'ils ne fussent restés qu'un jour au Pénitencier, et qu'ils aient été renvoyés chez eux aux frais du Gouvernement! Enfin, j'aurais voulu voir les sauvages païens et protestants qui, touchés de ce que j'avais fait pour leurs compatriotes, avaient, avec les gens du Rocher Déboulé, collecté deux cent quarante-huit dollars pour me présenter à mon arrivée, comme marque de reconnaissance, et dont plusieurs voulaient se faire instruire et être baptisés.

Enfin, l'homme propose et Dieu dispose! Je reverrai tout ce monde, si Dieu le permet, en mai prochain. En attendant, je fais comme toujours le bouche-trou. Le P. Plamondon est malade à l'hôpital de Vancouver; je le remplace, disant la messe pour les Sœurs de l'Instruction et leurs enfants, car les sauvages sont dispersés dans les chantiers et ne viennent que pour le baptême de leurs enfants ou pour les enterrements. En effet, j'ai eu là deux enterrements et trois baptêmes. Au retour du Père en charge, j'irai probablement visiter mon frère, prêtre missionnaire à Revelstoke depuis quelque temps, et mes anciens paroissiens de Kootenay.

J'espère que, lorsque vous reviendrez en Colombie, vous ferez connaissance avec les Babines et les Stuart's Lake.

Veuillez bien, etc.

N. Coccola, *O. M. I.*

SOMMAIRE